

La représentation des paysages de la violence de la décennie noire à travers le polar dans 1994 d'Adlène Meddi

Dr. Larbi Benhora Marwa

Université Lounici Ali – Blida 2

Faculté des Lettres et Langues

Département de Français

Email : maritalarbibe@gmail.com, Orcid : <https://orcid.org/0009-0006-1669-6307>

Received : 24/09/2025 ; Accepted : 26/04/2026 ; Published : 22/05/2026

Abstract :

This study, entitled *The representation of landscapes of violence in the black decade through the crime novel in Adlène Meddi's 1994* focuses on the analysis of the crime novel and its role in representing landscapes of violence. Indeed, through the narration of events unfolding in El-Harrach, in Algiers, the author confronts two generations, fathers and sons, to recount the events of the black decade through a police investigation. The analysis highlights three major dimensions: the retrospective perspective of Sidali, exiled in France for ten years; the intergenerational transmission of violence and its legacy from the war of national liberation to the events of the black decade; and finally, the exploration of the novel as an urban novel by using the crime fiction conventions. The novel so presents a complex configuration of the representation of landscapes of violence that transcends generations, by doing a recreation of urban space through language.

Keywords: Detective novel, black decade, violence, algerian literature, Adlène Meddi.

Résumé :

La présente étude intitulée, *La*

représentation des paysages de la violence de la décennie noire à travers le polar dans 1994 d'Adlène Meddi met en avant l'analyse du roman policier et cela en ce qu'il permet de représenter comme paysage de la violence. En effet, à travers la narration des événements qui se déroulent à El-Harrach, à Alger, l'auteur confronte deux générations, celle des pères et celle des fils, afin de relater les événements de la décennie noire et cela par le biais d'une enquête policière. L'analyse met en évidence trois dimensions majeures : le regard rétrospectif de Sidali exilé en France depuis dix-ans, la transmission intergénérationnelle de la violence et son héritage depuis la guerre de libération nationale jusqu'aux événements de la décennie noire et enfin, l'exploration du roman comme étant un roman urbain et cela par le recours des codes du polar. Le roman expose alors une configuration complexe de la représentation des paysages de la violence qui traverse les générations faisant ainsi une recreation de l'espace urbain par le biais de la langue.

Mots clés : Roman policier, décennie noire, violence, littérature algérienne, Adlène Meddi.

Introduction

Si le genre policier en Algérie trouve ses

prémices dans les années 1970 avec les romans d'espionnage de Youcef Khader¹, son véritable essor est étroitement lié aux événements de la décennie noire.

En effet, depuis les années 2000, le roman policier algérien n'a cessé de se diversifier et de gagner en visibilité, porté notamment par une nouvelle génération² d'auteurs dont Adlène Meddi³ qui est vu comme étant l'une des figures les plus marquantes de ce genre romanesque.

Dans *1994*, Adlène Meddi relate l'histoire de quatre adolescents vivant à El-Harrach, à Alger, qui, durant les années 1990, voient leur existence basculée suite aux événements de la décennie noire. Dix-ans après, nous retrouvons deux d'entre eux, Sidali et Amin, l'un exilé en France, l'autre interné à l'hôpital psychiatrique de Blida après son insertion au sein de l'académie militaire. Dix-ans après les premières actions de leur organisation secrète où les jeunes adolescents ont abattu Mehdi, leur cas intéresse toujours Aybak, ex-coéquipier du père d'Amin, essayant sans cesse de résoudre l'enquête autour de ce meurtre commis en 1994.

Dans cette fiction, Adlène Meddi met en scène deux générations, celle des pères et celle des fils et cela afin de retracer l'histoire de l'Algérie et cela par le biais d'une enquête policière. Dès lors, l'intérêt de l'œuvre ne réside pas uniquement de représenter l'histoire de quatre adolescents bouleversés par les événements de la décennie noire, mais plutôt de construire un roman intergénérationnel

ayant pour fil conducteur la violence. Ainsi, l'ancrage des événements à El-Harrach confère à la fiction une forte dimension urbaine mise en valeur par les codes du roman policier.

Dans cette perspective, notre propos s'articule autour du questionnement suivant : comment à travers le roman policier, l'auteur a pu mettre en exergue les paysages de la violence relatifs à la décennie noire ? Afin de répondre à cette interrogation, la réflexion se développera selon trois axes. Nous examinerons d'abord la figure de Sidali, exilé en France, qui à son retour en Algérie, fait face d'une forme d'étrangeté et de désappartenance à l'égard de son pays natal. Nous aborderons ensuite la transmission intergénérationnelle de la violence envisagée comme un héritage qui se transmet de père en fils. Enfin, nous verrons la dimension urbaine du texte et cela à travers du polar où la ville prend une place fondamentale dans la construction du récit.

1. Sidali : le regard rétrospectif d'un exilé

En 2004, dix-ans après son exil en France et suite au décès du colonel Zoubir Sellami, le père d'Amin, Sidali décide de rentrer en Algérie. Ce retour constitue un tournant majeur dans le récit car il permet de faire un lien entre le passé et le présent.

Dans la plupart des cas, le retour de l'exilé au pays d'origine est porteur d'interrogations sur l'identité, la mémoire et l'appartenance ; et que le séjour soit long ou bref, l'exilé demeure partagé entre un entre-

¹ Youcef Khader, de par son vrai nom, Roger Vilamito, signe dans les années 1970 en Algérie sous le régime de Houari Boumediene, une double trilogie policière qui traite la cause palestinienne.

² Nous pouvons également évoquer les romans de Yasmina Khadra qui a notamment publié des romans policiers, comme *Le dingue au bistouri* en 1990,

L'Automne aux chimères en 1998 ou encore plus récemment, *L'outrage fait à Sarah Ikker* en 2019.

³ Adlène Meddi publie son troisième roman intitulé *1994* après avoir publié, *Le casse-tête turc* en 2002 et *La prière du maure* en 2008. Les trois romans sont des romans policiers où les événements se déroulent à Alger.

deux qui fait vaciller son identité. Ce retour au pays natal de l'exilé, Georges Banu l'explique comme étant un dilemme. L'exilé est partagé alors entre l'espoir de retrouver son pays et la crainte de s'y sentir étranger.

Cette dualité transforme son rapport à soi, faisant de son retour une interrogation permanente. L'exilé entretient ainsi un rapport ambivalent au retour notamment après un changement politique.

(...) Le double complémentaire de la question initiale. Et tout exilé s'y confronte, encore plus lorsqu'un changement politique s'opère dans le pays d'origine. Le retour ? L'attend-il ? Le craint-il ? Retourner ou pas ? Brecht le dit, la réponse se formule par rapport à soi, à l'étranger et aux tâches nouvelles que l'on s'assigne dans le pays de départ. Retourner n'est une défaite...retourner n'est pas une victoire. (Banu, 2002 : 132)

En effet, lorsque Sidali est rentré en Algérie, sa déambulation dans les rues d'Alger est vécue de manière différente. Ce retour s'accompagne par un sentiment de réappropriation de l'espace urbain, désormais perçu à travers le prisme de la distance et du souvenir. Les rues, autrefois vastes dans sa mémoire, lui paraissent plus étroites et plus petites, révélant ainsi l'écart entre l'espace remémoré et la réalité retrouvée.

Les rues paraissaient plus petites, les murs de l'enceinte du lycée et les arbres aussi, les parkings en bas de l'immeuble jaunes, les villas et même le ciel au-dessus de ce décor nostalgique paraissaient étriés, un peu mesquins pour tout dire. Les dimensions démenties, le premier choc de cette fiction qu'impose la mémoire, (...). (Meddi, 2018 : 87)

Le sentiment de tristesse s'entrelace à celui de la culpabilité, car la vie de l'exilé est fréquemment associée à une recomposition d'une identité qui le met face à un profond sentiment de l'égarement de son être et où son rapport à soi-même devient incertain faisant vaciller ses repères personnels, chose que Sidali a ressentie. Le constat du temps qui passe lui fait ressentir le poids de l'absence, absence du pays et des siens, « *Dix-ans plutôt, il y avait fallu ce double constat (dix-ans d'absence ; dix-ans que cet endroit existe sans lui) pour que Sidali réalise l'envergure du temps et de l'absence* » (Meddi, 2018 : 89)

Souvent lorsque l'exilé revient au pays natal, le retour est appréhendé par une certaine inquiétude car il est confronté à un sentiment d'étrangeté qui l'empêche de retrouver pleinement le monde qu'il a quitté en découvrant ainsi que le temps a altéré le monde qu'il a conservé dans sa mémoire. Dès lors, il ne retrouve plus l'intégralité de son passé mais des fragments de son ancienne vie. C'est d'ailleurs ce que Sidali a constaté, il réalise alors qu'il est confronté à un sentiment qui le met face à une Algérie familière et étrangère à la fois où les fragments de son existence d'autrefois sont dispersés.

Sidali avait trouvé des moitiés de tout : des moitiés de sa famille, des moitiés de son pays dont il ne comprenait qu'une partie, une partie des lieux, des gens qui avaient changé de gueule avec l'âge ou l'effet déformant de la mémoire visuelle, des moitiés de lui-même éparses dans ce qu'il reste des lieux de toute une vie laissée ici. Comme s'il faisait face à un corps déchiqueté après une violente

explosion (Meddi, 2018 : 103)

Ainsi, la vie de l'exilé se transforme profondément car le retour au pays natal s'accompagne d'une redécouverte des lieux et des souvenirs altérés par le temps passé et par la distance. Les images du passé ne coïncident plus avec la réalité présente, chose qui conduit l'exilé à confronter sans cesse les deux pays.

Dans cette perspective, le regard rétrospectif de Sidali traduit une prise de distance à l'égard de son parcours, une sorte d'effet de recul. Il constitue un moment essentiel dans le cheminement du récit, puisque, malgré le décalage entre les souvenirs conservés et la réalité retrouvée, Sidali vit son retour en Algérie comme étant une tentative de réconciliation avec son passé. D'ailleurs, lorsque la mère d'Amin lui demande la raison de son retour, il lui répond : « *Pour guérir* ». (Meddi, , 2018 : 101)

Nous notons que cette réponse témoigne alors de la dimension thérapeutique du retour qui est envisagé comme étant un moyen d'apaiser les blessures laissées par l'exil et les épreuves du passé relatifs aux événements de la décennie noire.

Le regard rétrospectif de Sidali appuie davantage la représentation des événements des années 1990 et toute l'émotion qui les accompagne. En réalité, le sentiment de l'urgence ne l'a jamais quitté, d'ailleurs lorsque Sidali s'est promené dans les rues d'Alger, les cris des passants et les sirènes des polices des années 1990 raisonnaient encore dans sa tête.

En s'y promenant et en tentant de se le réapproprier, il devenait lui-même un cimetière sentant les promeneurs nerveux et les sirènes de police, de la rue Bouamama à Boumati, d'Altairac à

Bechjerrah (...), quelque chose ici collait aux vêtements, s'insinuait dans ses pores et s'incrétait dans ses narines. Il sentait la même substance liquide des corps compressés, pressés de vivre avant la balle importune le coin des rues (...) (Meddi, 2018 : 82-83)

Nous constatons alors que le retour de Sidali en Algérie permet un ancrage des paysages des événements de la décennie noire, son regard rétrospectif d'exilé le confronte à la double pesanteur du temps et de la mémoire. Alors que les années sont passées, les souvenirs demeurent, tantôt estompés par l'oubli, tantôt recomposés par le travail de la reconstitution mémorielle.

2. 1994 : un roman intergénérationnel

La première remarque qui retient l'attention dans la construction du récit est celle de l'omniprésence de plusieurs époques permettant ainsi de parcourir plusieurs générations. La narration se déploie ainsi autour de trois époques majeures et dont l'articulation contribue à enrichir la dimension intergénérationnelle du roman ayant pour fil conducteur la violence.

D'abord l'année 2004 représente le retour au présent, 1994 est l'époque où les jeunes adolescents ont vu leur vie basculée suite aux événements de la décennie noire et enfin l'année 1962 qui est une date emblématique de l'indépendance algérienne et de l'expérience vécue par la génération des pères. Dès lors, cette partie du roman accorde une place centrale car elle met en avant la mémoire et le vécu des pères et nourrit par conséquent la trame narrative.

En 1962, Zoubir et Farès, respectivement les

pères d'Amin et de Sidali, étaient de jeunes adolescents lorsqu'ils avaient pris la décision de s'engager dans le maquis afin de libérer leur pays. Ils faisaient notamment partie d'un groupe secret appelé *T'layen, Les Italiens*, au temps de la guerre et étaient chargés de poser des bombes à l'encontre des colonisateurs où ils ont également participé à *la bataille d'Alger* en 1957.

Nous remarquons alors que ce passage du récit semble pertinent car il met la liaison entre la génération des aînés et celle des fils, mais également, il permet d'éclairer davantage les agissements des adolescents durant la période de la décennie noire.

Ainsi, les quatre adolescents éprouvant le besoin de se révolter durant les années 1990 ont décidé de faire comme leurs pères. Car pour eux, le décor est semblable à la précédente guerre.

Nous parents avaient notre âge, vous savez ? (...) – Un jour face à la merde, ils ont décidé de ne plus rester les bras croisés. Nous avons été élevés dans ça ! On ne peut pas être lâches, nous devons faire quelque chose. (...) Mon père avait à peine dix-sept ans quand il s'est engagé, quand il a égorgé des appelés français » (Meddi, 2018 : 236)

Cet échange entre les jeunes adolescents ponctue davantage la transmission et l'apprentissage de la violence, et face à un contexte où celle-ci s'inscrit durablement dans le quotidien, la violence apparaît comme étant un héritage historique et social dont les jeunes générations deviennent, consciemment ou non, les dépositaires.

Cette pérennité révèle la manière dont la violence se perpétue à travers les époques,

façonnant ainsi les représentations et les conduites des individus, d'ailleurs à ce sujet, Boris Cyrulnik avance que, « *On peut toujours fouiller dans le passé pour trouver une raison de se faire la guerre* ». (Cyrulnik, 2019 :33) La violence vécue de par l'enfant s'imprègne alors de sa structure cérébrale devenant alors une sorte de composante biologique.

Ainsi, les jeunes adolescents ont commencé à s'organiser et ont fini par monter une organisation secrète en imitant ainsi celle de leurs parents et cela dans le but de lutter contre les terroristes, « - *Une OPM, comme du temps de nos parents... - sans sigle, sans nom, sans code...pour être plus anonyme et plus clandestin possible, un fantôme qui frappe et qui fait mal...* » (Meddi, 2018 : 238)

Cette narration différenciée entre génération des aînés et la jeune génération, Adlène Meddi l'explique lors d'une interview consacrée à la revue *Fassl*. Il avoue que de par son travail de journaliste, il avait déjà rencontré des groupes clandestins armés prêts à affronter les terroristes.

Ainsi, de la guerre de libération nationale aux années de la décennie noire, soit de 1962 à 1994, les générations se succèdent et se transforment mais la violence demeure un fil conducteur qui traverse les époques et façonne les trajectoires individuelles comme collectives.

Par ailleurs, ce perpétuel décor de la violence est vu comme étant un *effet-miroir* dans les œuvres algériennes, car pour ces dernières, il a fallu presque trente-ans pour que le décor de la guerre de libération nationale ne disparaisse des écrits et romans algériens. Seulement, les événements d'octobre 1988 et de ce qui a suivi dans les années 1990 ont réveillé chez les écrivains un *effet-miroir* d'une guerre différente mais comparée à la première.

Pour Christiane Cholet Achour « (...) *Le pouvoir autoritaire actuel prenant la place du pouvoir colonial et les opposants d'aujourd'hui (les islamistes) devenant 'les héritiers' des combattants algériens d'hier, (...)* » (Cholet Achour, 2019 : 49).

A dix-sept ans seulement, les adolescents ont vu leur vie basculée par la violence, le chaos et l'insécurité reproduisant ainsi les actes de combat hérités du modèle de leurs parents révélant ainsi la permanence de la violence dans l'histoire collective.

On l'a fait juste parce que vous autres, nos pères, nos légions de pères, nous faites payer le prix ingrat de votre lâche échec, de votre si belle vie à l'ombre des nuages noirs que vous avez refusé de voir, décennie après décennie. C'est vous, les assassins, vous, les coupables ! C'est vous qui méritez la condamnation et l'infamie du criminel que nous assumons là, à votre place. (Meddi, 2018 : 321)

Ainsi, *1994* demeure un roman intergénérationnel de par son évocation de plusieurs temporalités. L'œuvre met en évidence la manière dont la violence se transmet d'une génération à l'autre, non seulement par la mémoire, mais également par l'apprentissage des comportements et des modes de résistance. Le contexte des années 1990 fait écho à celui de la guerre de libération nationale.

3. 1994 : un roman urbain

Si l'exil et la transmission intergénérationnelle de la violence permettent d'avancer notre réflexion, il reste néanmoins un autre aspect particulier au roman qui celui du polar. En effet, ce trait constitue une entrée

pertinente afin d'explorer l'aspect urbain du roman.

Dans *1994*, l'intrigue ne se déroule pas à Alger où *Alger la Blanche*, l'idyllique est évoquée. Bien au contraire, l'auteur a fait le choix de sortir du centre afin de parler de la périphérie. Les événements se déroulent en plein cœur d'El-Harrach, l'un des quartiers les plus populaires d'Alger et qui est fortement marqué par des tensions sociales. Ce choix reste un choix ambitieux de la part de l'auteur car choisir la périphérie, c'est une façon de parler de la marginalité. Parce qu'en dehors des guerres, il réside toujours des conflits au sein des banlieues.

Dans la revue *Fassl*, Adlène Meddi revient sur ce choix de lieu, il avance alors que : « *La marge c'est ce qui m'intéresse (...)* En banlieue il y a toujours des guerres, même en temps de paix. Des guerres de classes et des conflits sociaux » (Meddi, 2018 : 34)

Le roman *1994* est particulièrement ponctuée par une description minutieuse des espaces, en effet, ce trait est notamment visible pendant la balade de Sidali à Alger après ce retour. Nous pouvons alors remarquer qu'Adlène Meddi trace une parfaite cartographie des lieux.

Lentement, glissait l'oued, Sidali le traversa en empruntant le pont blanc, tel un gigantesque crocodile noir, charriant les immondices sur son lit vaseux, collectant sans hésitation les rejets toxiques des zones industrielles d'Oued Smar, Gué de Constantine et de Baba Ali. (...) à la plage Mazella en contre-bas de Lavigerie. L'oued venait de loin, jaillissant de la plaine de la Mitija vers Bouguerra (...) (Meddi, 2018 : 83)

Cette stratégie d'écriture peut être

analysée en deux temps. D'abord, sortir de la description d'*Alger la Blanche* peut être traduit par une volonté de déconstruire l'image de la ville coloniale. En effet, Adlène Meddi estime que la littérature algérienne a un souci avec l'espace, car l'espace algérien a été dérobé puis repris par la force pour ensuite être imposé. (Meddi, 2018 : 34-35).

Ainsi, décrire l'espace et rappeler qu'il n'y pas un *Alger* mais *des Algiers* est une sorte de revanche de par la littérature. Sortir du centre pour emmener le texte dans un lieu inattendu permet alors au lecteur d'explorer une autre facette d'Alger en ébranlant le regard exotique porté sur la ville d'Alger.

Dans cette explosion banale de la violence, personne n'a évoqué la ville coloniale, le bidonville ou les ponts centenaire, comme si l'histoire même de cette de banlieue, qui ne dépend d'aucun centre, car elle tourne autour d'elle-même accrochée à l'orbite dessinée par deux marchés hebdomadaires et ses attentats quotidiens, (...) (Meddi, 2018 : 83)

La deuxième analyse quant au choix d'El-Harrach est celle du polar. En effet, ce genre romanesque permet une écriture plus urbaine du roman. Ainsi, cartographier le quartier et la ville est une manière de recréer la ville par le biais de la langue.

Ainsi, dans le roman policier, la ville choisie acquiert le statut de personnage à part entière. Elle ne constitue plus un simple cadre spatial mais participe activement dans le déroulement à la construction du récit entretenant ainsi un lien étroit avec l'intrigue. De par son histoire, sa configuration et de l'atmosphère qu'elle dégage, la ville conditionne alors les événements narrés qui ne peuvent se dérouler ailleurs.

(...) Effaçait d'un trait les strates de son histoire récente, de ses forts turcs et de ses origines caravanières, strates d'une histoire éparpillée en lambeaux dans la mémoire de ses habitants si attachés à la réputation rebelle de ces pierres périphériques, strates d'une histoire regorgeant du sang de la tribu des Ouffia massacrée à l'est d'El-Harrach sur dénonciation d'un cheikh traître, (...) (Meddi, 2018 : 83)

Sortir le roman du centre et l'emmener dans un décor inattendu apparaît ainsi comme une caractéristique d'écriture propre à Adlène Meddi, car même s'il fait le choix d'évoquer Alger-Centre, il préfère sa représentation nocturne. Comme c'est le cas dans son deuxième roman intitulé *La prière du maure*. En effet, dans ce dernier, Adlène Meddi aborde également une enquête policière qui se déroule à Alger-Centre mais les lieux sont décrits dans la nuit, sous la pluie et dans la brume.

Ce décor confère alors au récit une ambiance sombre et énigmatique épousant ainsi les exigences de l'enquête policière.

Il quitta l'immeuble datant des années 1920 pour tomber nez à nez avec la serpentant rue Didouche Mourad plongée dans la nuit et la modeste improvisation des lampadaires municipaux. Le brouillard s'était levé depuis la veille au soir. Alger paraissait alors emprisonnée dans une gigantesque fleur de coton (Meddi, Adlène, 2008 : 15)

Alger-Centre cesse d'être associée à l'image d'une ville ensoleillée et rayonnante pour se transformer en un espace de mystère et de criminalité. Cette reconfiguration du paysage urbain participe à l'esthétique du polar qui investit la ville dans une dimension

inquiétante et énigmatique.

1994 représente de ce fait un roman urbain et cela en ce qu'il offre en matière de description de l'espace. Mais également, le genre du polar appuie davantage cette dimension urbaine. Le déroulement des événements à El-Harrach permet au lecteur d'explorer d'abord une autre vision d'Alger, celle de la banlieue. Le quartier acquiert ainsi une fonction narrative essentielle, loin de se réduire à un simple décor, il devient une instance active de l'intrigue et dont les caractéristiques façonnent le déroulement des événements de l'intrigue.

Conclusion

1994 d'Adlène Meddi met en scène les paysages de la violence de la décennie noire et cela par le biais de l'histoire de quatre adolescents révoltés durant les années 1990. Ces derniers inspirés du modèle de leurs pères, ont voulu refaire le schéma révolutionnaire hérité de la guerre de libération nationale. Cette démarche narrative permet de souligner la transmission intergénérationnelle de la violence et permet de mettre en lumière la continuité de lutte d'une génération à une autre.

Dans cette étude il a été d'abord question d'analyser le retour de Sidali exilé en France depuis dix-ans. Son retour en Algérie permet de mesurer l'écart entre le souvenir idéalisé face à la réalité retrouvée. Ainsi, pour Sidali, les souvenirs du passé s'entrelacent à ceux du présent faisant émerger ainsi un sentiment de culpabilité et de remord. Ensuite, nous avons mis en évidence la question de la transmission intergénérationnelle de la violence. En effet, lorsque les quatre adolescents ont vu leur vie bouleversée par les événements de la décennie

noire, ils ont voulu reproduire le schéma révolutionnaire de leurs pères.

Nous constatons alors que les générations évoluent mais reste la violence comme héritage qui se transmet de père en fils. Cet apprentissage de la violence se traduit par la représentation des décors de la guerre, les paysages du conflit des années de 1990 rappellent en effet ceux de la guerre de libération nationale, soulignant ainsi la permanence de certains imaginaires de guerrier et de la continuité de la violence.

Enfin, nous avons abordé la question de l'espace urbain et cela à travers le prisme du roman policier. La description minutieuse des espaces permet une cartographie des lieux et renforce l'imaginaire du lecteur. Par ailleurs, la décentralisation du déroulement des événements vers un quartier comme celui d'El-Harrach confère au roman un aspect urbain au récit. C'est d'ailleurs la particularité du roman policier, les lieux deviennent ainsi acteurs et protagonistes participant ainsi à la dynamique narrative et à la construction du récit.

La force du roman tient dans son esthétique descriptive qui contribue pleinement à la construction d'un univers dominé par la nostalgie et la mélancolie. *1994* est un roman crépusculaire, il interroge alors les traces laissées par les événements de la décennie noire dans les mémoires individuelles et collectives. A travers le polar, Adlène Meddi, livre une réflexion sur une tragédie nationale qui pousse à la transmission et à l'apprentissage de la violence.

Bibliographie

Badis, Salah. (2018). *1994 d'Adlène Meddi*, Fassi, Alger, Ed.Moifs

Banu Georges. (2002) « Bertolt Brecht. Les poèmes de l'exil. Faut-il partir ? Faut-il revenir ? », Exercices d'accompagnement, d'Antoine Vitez à Sarah Bernhardt, *L'Entretemps*

Chaulet Achour, Chritstiane. (2019). *Echos littéraires d'une guerre*, Algérie, Dar Khettab

Cyrulnik, Boris. (2019). « Entretien avec Boris Cyrulnik », *revue internationale de la Croix-Rouge*, <https://international-review.icrc.org/fr/articles/entretien-avec-boris-cyrulnik>.

Riquois, E. (2007). « L'espace urbain du polar français ». In A. Milon & M. Perelman (éds.), *Le livre et ses espaces*. Nanterre: Presses universitaires de Paris Nanterre. <https://doi.org/10.4000/books.pupo.537>

Meddi, Adlène.(2008) *La prière du Maure*, Alger, Barzakh

Meddi , Adlène. (2018). *1994*, Alger, Barzakh